

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Faut-il brûler Beausoleil?

Robert Yergeau

Numéro 40, hiver 1985–1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40134ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Yergeau, R. (1985). Compte rendu de [Faut-il brûler Beausoleil?] *Lettres québécoises*, (40), 22–23.



Faut-il brûler Beausoleil?



L'intérêt de *s'inscrit sous le ciel gris en graphiques de feu* relève-t-il de la machine textuelle que Beausoleil met en place ou du projet-démiurge du poète qui écrit: «le poème est une ville aux risques infinis» (p. 7)?

Les premiers livres que fit paraître Beausoleil m'apparurent racoleurs, enclins à épouser les tics d'une poésie sentencieuse, truffée d'incidences «formalistes» et psychanalytiques, et qui n'en finissait plus de noyer sa propre rhétorique — poésie qui fit les belles heures de toute une génération de poètes et que quelques nostalgiques impénitents pratiquent aujourd'hui encore. En revanche, Beausoleil a publié, ces dernières années, des recueils qui marquent la poésie québécoise: *Dans la matière rêvant comme d'une émeute* (Écrits des forges, 1982), *Une certaine fin de siècle* (le Noroît, 1983) et, aujourd'hui, *s'inscrit sous le ciel gris en graphiques de feu* (Écrits des forges).

Dans la matière rêvant comme d'une émeute donnait à lire une nouvelle «tension dans les mots», une «structure de tendresse» dont l'oeuvre était porteuse. Beausoleil posait alors un regard différent sur les matières de notre époque, regard plus sensible, moins désincarné: la fiction et la ville se vivaient, plus humaines, moins aliénantes. Dans *Une certaine fin de siècle*, Beausoleil publia quelques-uns de ses plus beaux textes. Je pense à «Mémoire de la ville», à «Cette voix est une fiction» et à «L'idée même d'écrire». Textes

clés d'un Beausoleil nouvelle manière qui, parfois lyrique, volontiers flamboyant, interrogeant sans cesse la ville et les corps, les signes et les cultures, l'ici et l'ailleurs, refusant la morosité existentielle ou le vague à l'âme fin de millénaire, voulait «comprendre et pleurer». M'avait ému cette «voix brisée de nuit».

* * *

S'inscrit sous le ciel gris en graphiques de feu se présente comme un seul poème qui déroule ses 3,100 vers. Ce livre, par moments, agace, tant le poète utilise *ad nauseam* certains mots-repères: poème, ville, réel, signe, phrase, mot, livre, corps, fiction, Montréal. Mais il faut reconnaître que Beausoleil livre un combat acharné à la matière textuelle. Parfois, il n'est pas à la hauteur de son projet, qui est celui de tout dire (me reviennent en mémoire ces vers d'Éluard: «Mots que j'écris ici / Contre toute évidence / Avec le grand souci / De tout dire»), mais il revient constamment à la charge, harcelant le texte, le poursuivant dans ses derniers retranchements. Ceci est mon corps, ceci est mon sang: Beausoleil s'offre au Dieu-texte. Le poète, toutefois, ne le sacralise pas: il n'a de cesse de le piéger. En ce sens, *s'inscrit sous le ciel gris en graphiques de feu* ne prêche pas par statisme. Il arrive, certes, que le texte stagne, piétine, cependant Beausoleil parvient toujours à le relancer. Et la force du poète réside

justement dans la capacité qu'il possède de multiplier les dérives, de continuellement déplacer les lieux de la fiction, de faire jaillir de l'enclume des phrases les mille étincelles urbaines.

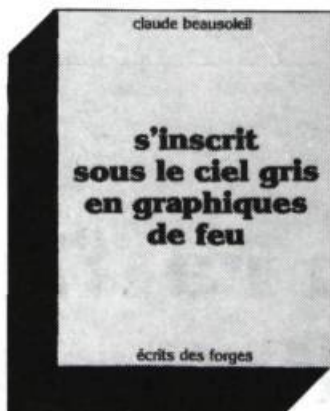
De *s'inscrit sous le ciel gris en graphiques de feu*, je retiens surtout, outre la poursuite de l'odyssée moderne du poète entreprise avec *Dans la matière rêvant comme d'une émeute*, les accents émouvants d'un Beausoleil vulnérable, qui ne semble plus craindre une certaine évidence poétique. Qu'est-ce à dire? Que le poète d'*Une certaine fin de siècle* ne cherche plus tant à piéger le texte, ni à le maintenir derrière un écran glacé, qu'à le laisser dériver au fil d'une fiction qui témoigne, certes, de notre temps, mais qui, aussi, réconcilie le poète avec sa propre existence et l'enfance qui en est le fondement. «Une fureur que je connais / dont je veux parler / guidé par les mots / ceux de l'enfance» (p. 84), souligne-t-il. Montréal devient alors cette ville «aimée comme une douce amertume / dans laquelle les années m'écrivent» (p. 91). Ce Montréal «d'enfance et de collègue», «d'amour et d'écriture». Au terme de cette traversée, le poète se dépouille de tout artifice:

*et quand je viens vers toi
m'abandonner mamie
l'univers entier ne conte [sic] plus
tellement les impressions ne s'effaceront pas
puisque les mots indiquent
une présence réelle
et des illusions d'été
derrière les moustiquaires
quand un pick up gris
griche la mélodie
et que les frondaisons énormes
guettent le mouvement des êtres
et plus loin dans la ville
il y a donc un poème
il s'enroule comme le temps
vous le lirez un jour (p. 114)*

Ce Beausoleil-là, comme je n'ai pas de difficulté à l'apprécier.

* * *

S'inscrit sous le ciel gris en graphiques de feu s'avère un recueil important à plus d'un titre. Ainsi, et quoi qu'il fasse allusion à d'autres écrivains (Aquin, entre autres), et sans verser dans des rapprochements trop faciles que nous permettrait la dédicace du livre, nous devons constater tout de même l'influence de Clément Marchand sur la pensée de Beausoleil. C'est ainsi que pour une des premières fois, il greffe une dimension sociale à sa vision de Montréal:



*et la ville rebelle rousse
veut toujours plus de temps
pour défendre ses drames
lorsque le jour se lève
sur des employés évidés
comme des manques asservis
à reproduire du commerce
dans le roulement des échimes
broyées dans ces soirs rouges
où le métro emporte tout
laissant derrière ses portes
les individualités sans issue
soulignant en silence
le phénomène des foules
où tout désir s'abolit (p. 110)*

D'autre part, Beausoleil commente, en quelques vers plus conciliants que critiques, la poésie d'une certaine époque, ainsi que l'évolution qu'elle aura connue: «l'écriture souriant dans la modernité / après les déconstructions / vers la connaissance et la pulsation / comme une refonte allégée / soudain devenue réflexive / cette démarche qui me hante / quand je pense à Montréal» (p. 18).

Bref, qu'il soit question de l'enfance, d'une vision plus sociale de la ville, ou de l'écriture, l'auteur de *La Surface du paysage* (1979) explore de nouvelles zones, agrandit son territoire réel et imaginaire. Que le poète fasse appel, pour ce faire, à la redondance, à certains clichés; qu'il soit un peu trop bavard, qu'importe!

Enfin, la qualité industrielle de poèmes que Beausoleil publie, pose un problème intéressant: «Le poète se remarque, mentionnait René Char, à la quantité de pages insignifiantes qu'il n'écrit pas. Il a toutes les rues de la vie oubliée pour distribuer ses moyennes aumônes et cracher le petit sang dont il ne meurt pas». Beausoleil, lui, hisse ses «moyennes aumônes» et son «petit sang» au rang de poèmes. Insignifiants parfois, ils n'en constituent pas moins la trame essentielle d'une oeuvre de plus en plus majeure. À l'encontre de plusieurs poètes québécois, l'auteur de *Présences du réel* (1983) ne vit pas sur les acquis de quelques fulgurances poétiques; il ne traîne pas dans les soirées littéraires en rabâchant les mêmes poèmes depuis quinze ans. Faut-il, pour autant, le brûler? Se pourrait-il que, pour une fois, Icare parvienne au soleil sans se brûler? □